

AUX TOURISTES.

Vous partez, citadins, vous laissez nos campagnes,
 Ses vallons, ses bosquets, ses prés et ses montagnes.
 Vous n'avez qu'en passant goûté dans ces beaux lieux
 Les fruits de la nature et les bienfaits des cieux ;
 Pourtant dans ces séjours remplis de poésie
 Jaillit à flots pressés la source d'ambrosie.
 Vous abandonnez même, inconstants amateurs,
 Cacouna, la Venise aux sites enchanteurs,
 La Malbaie enclavée au front des Laurentides
 Comme un brillant saphir aux eaux les plus limpides,
 Et ce fier Tadousac, belle étoile qu'au nord
 Un génie invisible a suspendue au bord
 D'une nappe de moire où vont par myriades
 Les vierges se mirer comme autant de naïades
 Ou de nymphes des bois qu'un rêveur voit s'asseoir
 Sur les rives d'un lac uni comme un miroir,
 Ne savez-vous donc pas que c'est dans ces parages
 Qu'on trouve de l'Eden les plus beaux paysages ?
 Ici ce sont des monts aux bases de granit
 Qui recèlent la grotte où l'amour fait son nid ;
 Là c'est un pic géant hérissant sa crinière
 Que l'aigle audacieux secoue avec sa serre ;
 Plus loin c'est un bocage où les petits oiseaux,
 Mêlent leur gai ramage au cliquetis des eaux,
 Aux soupirs de la brise, au murmure des vagues :
 — Concerts mystérieux, indéfinis et vagues !
 Trémolos prolongés par les échos charmants
 Qui vont là-bas s'éteindre au bord des lacs dormants ! —
 Lorsque l'ombre descend du sommet des collines,
 Et que l'aube blanchit le dôme de vos villes,
 Oisifs vous languissez dans les bras du sommeil
 Sans avoir de l'aurore encor vu le réveil ;
 Cependant c'est bien l'heure où la riche nature
 Exhibe à nos regards sa plus belle parure :
 Et seule la campagne aux vastes horizons
 Tombe en extase et chante à toutes les saisons,
 Ce n'est pas seulement pendant la canicule,
 C'est du soir au matin, de l'aube au crépuscule,
 De l'automne au printemps, de l'hiver à l'été
 Que s'enivre d'amour cet Eden enchanté.

C. P. BEAULIEU.

Cacouna, Septembre 1884.

CA ET LA.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M. A. G. L. Desaulniers, un jeune écrivain de talent, collaborera à notre journal. M. Desaulniers est un travailleur qui nous fera part de ses études et remplira très-bien le but du *Journal du Dimanche*, qui est de joindre l'utile à l'agréable.

De plus, ce monsieur est un poète de mérite, comme on peut le voir par la charmante poésie que nous publions en tête de nos colonnes.

Nous publions toujours avec plaisir les magnifiques ouvrages que nous adressent les jeunes filles et les jeunes écrivains dont

La valeur n'attend pas le nombre d'années.

Ils contribuent à répandre dans le public le goût de la littérature, en donnant tant d'attraits à leurs écrits.

Nos lecteurs ne manqueront pas de lire avec intérêt une délicieuse poésie de M. C. P. Beaulieu qu'ils ont déjà eu occasion d'apprécier avant aujourd'hui.

Le club de raquettes les *Voltigeurs* doit être fier de son excursion de jeudi soir. Bien que la saison fût avancée, il y avait beaucoup de monde. Le succès a été complet sous tout rapport.

MM. Horace Boisseau, le président du club, et

M. A. Noel, le secrétaire, par une organisation intelligente, avaient assurée le succès de ce splendide voyage.

Une société aussi distinguée que nombreuse envahissait le bateau tout étincelant de lumières au dehors et brillait de mille reflets au dedans.

Les amateurs de la belle musique ont passé une délicieuse soirée. On a fort goûté le chant qui s'élevait par degré en accords harmonieux, dans cette solitude du St-Laurent, au milieu de cette nature en fête où les vagues roulant doucement, semblaient prendre part à la mélodie.

Que de délicieuses émotions ! que d'entraînements légitimes ont ravi cette assistance bien choisie pour apprécier cette jolie fête. On eût dit du couronnement des plaisirs de l'été.

Si les *Voltigeurs* sont vaillants, l'hiver à travers la neige et les brouillards, ils n'en sont pas moins galants l'été au milieu des délices d'une bonne société, comme celle qui les environnait jeudi soir.

La question de l'Université Laval entre dans une nouvelle phase. D'après un décret du Pape, l'École de Médecine Victoria subsisterait comme par le passé et Laval est seul reconnu comme université catholique ; car Victoria est affiliée à une université protestante, bien que ses professeurs soient tous catholiques.

D'après le même décret, la succursale de Laval à Montréal recevrait de l'aide de la part des catholiques du diocèse, sans que personne ait à payer un sou de plus cependant.

Sur chaque messe qui serait dite en dehors du pays, il y aurait cinq centins pour l'Université Laval. Nous payons 25 centins au Canada pour une messe, mais en France et dans les missions la messe n'est que de 20 centins, alors il reste cinq centins. C'est ce surplus qui reviendrait à la succursale de Laval à Montréal.

Cela représentera un montant de six à dix mille piastres par année.

Il est question de plus de choisir un local pour la succursale. L'Université Laval est en pourparlers avec les commissaires des écoles catholiques de Montréal pour acheter l'école du Plateau. Ce serait un site magnifique pour une université. Mais ce projet rencontre beaucoup d'opposition.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur une annonce de livres de MM. Cadieux et Derome, qui est sur la dernière page de notre journal. Ces messieurs ont entrepris une œuvre ou ne peut plus patriotique en jetant les bases d'une bibliothèque nationale.

Ils publient tous les ouvrages canadiens qui peuvent être utiles au public, tant au point de vue de notre histoire que dans l'intérêt de notre littérature. Nous félicitons MM. Cadieux et Derome de connaître si bien le rôle d'une librairie canadienne, dont le premier devoir comme le principal succès est d'encourager la littérature nationale.

Ils sont sûr, en même temps, de gagner les sympathies et l'encouragement du public. D'autant plus que c'est la seule librairie où l'on peut trouver tous les auteurs canadiens, qui sont toujours d'un grand intérêt pour tout le monde.

Un jeune anglais venu à Montréal avec les membres de l'association des savants, fit la connaissance de quelques viveurs et après une ivresse de plusieurs jours on dut le conduire à l'hôpital Notre-Dame en proie à une attaque de "delirium tremens."

Il est complètement rétabli et est reparti pour l'Angleterre en compagnie du docteur Joyal.

Cela coûte cher parfois de jouer avec les sentiments, comme le prouve le fait suivant :

Delle Elizabeth Phillips, fille de l'ex-maire de Milwaukee, a intenté contre Ernest Meinicke une action en dommages, au montant de \$5,000 pour violation de promesse de mariage.

Le jury lui a accordé hier \$3,000 pour frais encourus en préparatifs pour les noces et pour les angoisses mentales qu'elle a souffertes.

Ce n'est certainement pas trop.

On raconte qu'une femme ayant appris au dernier moment que son mari s'était enrôlé dans le détachement des volontaires canadiens partis pour l'Égypte, s'est rendue à bord du vaisseau *Ocean King* et a employé tous les moyens pour détourner son mari de son projet.

Celui-ci est resté inflexible.

Mardi matin a eu lieu à l'évêché le mariage de Mlle Bella McDonald, fille de M. Duncan McDonald, avec M. B. T. Kirkhouse. La cérémonie nuptiale a été célébrée par le chanoine Loblanc.

CONTES RAPIDES.

Sylvère, le beau peintre brun, avec ses yeux profonds et lumineux, n'a pas d'ami, hors Ivan, le blond poète, dont la moustache moussueuse met comme un arc d'or en travers de son visage chaudement pâle.

Ces deux hommes s'aiment en frères, tendrement. On les voit ensemble, le blond s'appuyant sur le brun, errant par les hauts monts, et tandis que l'un prend un croquis en vue d'un admirable paysage, l'autre ciselle un sonnet.

Et, pendant qu'un matin, couchés dans les mousses, au bord du lac aux eaux de saphir, ils se livrent à leurs travaux favoris, une femme lentement passe...

Lorsque ses yeux sont tombés sur les deux compagnons, son regard retourne vers Ivan, qu'elle fixe avec langueur.

Sylvère a compris qu'il était dédaigné...

Les jours s'écoulaient, et désormais il va seul. Ivan reste aux pieds de l'adorée.

Vainement le peintre regrette. Adieu la chère amitié d'autrefois ! L'amour est venu. D'un coup d'aile brutal, il a tout éteint.

Un soir, les deux amoureux prièrent Sylvère de les accompagner dans une promenade sur le lac profond. Ils montent dans une barque étroite.

Sylvère tient les rames, et souffre de voir ce couple heureux. La nuit est tombée ; la lune se lève, tragique, parmi les nuages sombres ; le souffle devient plus frais. On regagne le bord. Ivan saute sur la rive et tend la main à son amie, mais, au moment où elle avance, d'un vigoureux coup de rame Sylvère fait reculer le canot.

Elle tombe dans le lac qui l'engloutit et se referme... Ivan se précipite, mais, quand il la ramène elle a cessé de vivre.

—Malheureux ! crie-t-il, en tendant la main vers le meurtrier, tu l'aimais donc ?...

—Moins que toi, c'est certain, répond Sylvère avec un étrange sourire !...

Zir.